

Soutenance de thèse : Ravier (Xavier), *Le récit mythologique en Haute-Bigorre. Essai d'ethnolinguistique*. Thèse de doctorat d'Etat ès Lettres soutenue le vendredi 7 décembre 1979 à l'Université de Toulouse-Le Mirail

Jacques Boisgontier, Daniel Fabre

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Boisgontier Jacques, Fabre Daniel. Soutenance de thèse : Ravier (Xavier), *Le récit mythologique en Haute-Bigorre. Essai d'ethnolinguistique*. Thèse de doctorat d'Etat ès Lettres soutenue le vendredi 7 décembre 1979 à l'Université de Toulouse-Le Mirail. In: Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 92, N°149, 1980. pp. 483-485;

[https://www.persee.fr/doc/anami\\_0003-4398\\_1980\\_num\\_92\\_149\\_1939\\_t1\\_0483\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_1980_num_92_149_1939_t1_0483_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 17/04/2018

# CHRONIQUE LINGUISTIQUE

## Soutenance de thèse

RAVIER (Xavier), *Le récit mythologique en Haute-Bigorre. Essai d'ethnolinguistique*. Thèse de doctorat d'Etat ès Lettres soutenue le vendredi 7 décembre 1979 à l'Université de Toulouse-Le Mirail. Jury : Gaston Tuillon (Université de Grenoble), président ; Jacques Allières (Université de Toulouse-Le Mirail), rapporteur ; Luis Michelena (Université de Salamanque), Jean-Claude Bouvier (Université d'Aix-Marseille), Jean-Claude Dinguirard (Université de Toulouse-Le Mirail).

Dans son exposé introductif, X. Ravier rappelle d'abord la dette contractée auprès de Jean Séguy, maître et compagnon, aujourd'hui disparu, de vingt années de travaux sur le terrain gascon. Il avait accueilli avec enthousiasme le projet de cette thèse sur la mythologie bigourdane. Vient ensuite une définition détaillée du corpus établi et publié : il rassemble à la fois des données enregistrées auprès des détenteurs actuels de ces récits et un ensemble de témoignages écrits très dispersés qui atteste de la permanence historique, sur un peu plus d'un siècle, de cette oralité rituelle. Mais comment déterminer dans l'univers du récit oral l'objet *mythe* lui-même ? X. Ravier a pris le parti de ne retenir que des récits de fondation relatant une césure importante de l'histoire des communautés locales, de la « nature environnante, des techniques, des savoirs... Tout récit comportant un événement inaugural, selon la définition retenue de Mircea Eliade, est donc un mythe à part entière. Or il se trouve qu'en Haute-Bigorre la plupart des narrations ainsi sélectionnées s'organisent en cycles cohérents autour de « héros culturels » (Mulat-Barbe et Milharis), ce qui renforce a posteriori la cohérence de l'identification.

Ces mythes ont été soumis à une première approche *comparative et historique*. Ils n'appartiennent pas en effet à la seule Haute-Bigorre, des ethnographes basques ont relevé des versions similaires alors qu'ils demeurent inconnus, sous une forme identique, dans les Pyrénées de l'Est. X. Ravier examine alors les arguments en faveur de la permanence d'une communauté basco-pyrénéenne à l'aide de données linguistiques (et, singulièrement onomastiques), et avance un certain nombre de réflexions sur les rapports langue-culture à la lumière de la situation décrite par Georges Dumézil à propos des Ossètes. Cette ethnie du Caucase conserve en effet dans ses cycles épiques sur les héros Nartes une bonne part de la mythologie trifonctionnelle des Scythes. Après cette approche qui situe les mythes dans la longue durée culturelle, X. Ravier propose une double stratégie d'analyse du contenu. Le mythe est d'abord défini comme genre parmi les autres productions ethnolittéraires de la Bigorre, il est ensuite traité de l'efficacité encore actuelle de son message, de sa place dans la « vision du monde »

des montagnards bigourdans. Cette mythologie leur permet de penser un paysage stratifié en altitude, un calendrier particulier, un ensemble de techniques et de rapports sociaux liés à ce système agro-pastoral. X. Ravier insiste particulièrement sur cette approche ethno-écologique du matériau mythique et s'élève contre toute tentative de réduction du mythe à un jeu intellectuel sur des « possibles narratifs », à une « armature logico-formelle ». Il met en évidence le constant ré-investissement sémantique que chaque société a fait subir à ses mythes tout au long de son histoire. L'audition émouvante du mythe de Mulat-Barbe proféré par Marc Culouscou, mort depuis, écrasé par un rocher sur la montagne de Camplong, une des demeures du héros, clôt cet exposé inaugural.

A l'énumération des diverses interventions des membres du jury nous préférons une sorte de présentation thématique des principaux problèmes débattus au cours de la soutenance. L'avis unanime — particulièrement affirmé et illustré par J. Allières et J.-C. Bouvier — salue un ouvrage qui unit passion personnelle et recherche scientifique, qui réussit à communiquer au lecteur l'intense beauté poétique au mythe. L'approche résolument pluridisciplinaire a également séduit le jury qui remarque que la connaissance de ce type de documents nécessite les compétences conjointes de l'ethnologue, du linguiste, de l'historien, de l'épistémologue. Enfin chacun s'est félicité des dimensions raisonnables de cette thèse qui veut être une œuvre avant d'être un « pavé ».

J.-C. Bouvier et G. Tuailon abordèrent l'aspect méthodologique de la collecte des textes oraux. X. Ravier répondit à leurs curiosités sur l'origine des informateurs, la méthode de transcription des textes en occitan vernaculaire, la forme de publication envisagée pour le corpus rassemblé... La question du comparatisme, des relations de la langue et de la culture fut traitée par J. Allières et L. Michelena qui tombèrent d'accord avec X. Ravier sur une conclusion commune : la romanisation d'une vaste zone de l'ancien territoire de la langue basque n'a pas effacé brutalement et totalement des formes sociales et culturelles qui restent aujourd'hui communes à l'Euzkadi et à une partie de la Gascogne. Cette thèse sur la mythologie leur semble administrer une nouvelle preuve de l'existence ancienne de cette communauté linguistique et culturelle. Pourtant L. Michelena démontre, à ce sujet, la difficulté d'interprétation des témoignages antiques, parmi lesquels le plus célèbre : celui de Strabon sur les Cantabres. J.-C. Dinguirard dans une intervention fort originale commence par affirmer que son rôle d'assesseur et donc de juge ne correspond en rien à la réalité des rapports intellectuels qu'il entretient avec le candidat, une inversion des positions lui aurait paru plus adéquate ! Il propose cependant de poursuivre avec des techniques d'analyse sémantique (à la fois linguistique et ethnologique) l'approche du corpus selon trois rapports : à l'espace, au temps, à la société bigourdane. Selon lui la délimitation du corpus aux Pyrénées occidentales à partir de la vallée de Barèges, si elle est incontestable pour les récits complets, pourrait être nuancée. Certains détails des mythes sont, au prix de quelques transformations, très proches des contes de l'Homme Sauvage dont l'Est de la chaîne et les Corbières ont fourni maintes versions originales. Il propose aussi de considérer ces mythes dans leur dimension itérative : s'ils insistent sur la rupture entre une certaine « sauvagerie » et son contraire, celle-ci n'est pas seulement primordiale mais se répète chaque année avec le déplacement des troupeaux et des bergers vers les estives, région de rapports sexuels plus ou moins débridés, en tout cas moins canalisés selon les normes de la reproduction sociale. J.-C. Dinguirard lance alors un appel pour que l'on recherche de toute urgence le texte intégral du *Journal de Baylac*, berger de la vallée de Campan, publié par fragments dans *Les Temps Modernes* (n° 71, septembre 1951) et qui relate au jour le jour la vie intellectuelle et érotique de l'homme des estives. X. Ravier est d'accord avec cet ensemble de propositions et souligne que dans son esprit rupture et renouvellement, différence

et répétition, sont les deux propriétés qui fondent la vérité particulière et la pertinence continuée du discours mythique.

Après s'être retiré pour délibérer le jury décerne au candidat le doctorat ès lettres avec la mention très honorable à laquelle il ajoute ses félicitations.

Jacques BOISGONTIER, Daniel FABRE.

## Comptes rendus

RAVIER (Xavier), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, volume I (cartes 1 à 264 plus trois cartes hors foliotage), Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1978.

On a beaucoup rêvé le languedocien moyen : il appartenait à M. Ravier de le décrire. Dès le premier volume, son Atlas linguistique révèle cruellement combien prématurées ont été les tentatives, toutes les tentatives, faites pour établir un occitan de référence qu'on nous disait fondé sur les parlers d'entre Toulouse et Carcassonne. Confrontons par exemple les données de l'*A.L.L.Oc.* et les préceptes du récent *Diccionari* de J. Taupiac, en prenant au hasard les cartes 39-44 : pour GRÊLE, seul *granissa* est préconisé ; or, dans l'Atlas, ce mot n'apparaît avec ce sens qu'en un unique point ariégeois : tout le reste de l'énorme territoire dit *grèl(l)a* ! Pour GRÉSIL, on nous conseille *granissa menuda* ou *polverin* : *menuda* apparaît comme une excroissance parasite, et *polverin* n'est pas attesté ; n'eût-il pas été préférable de préconiser *gresil(lha)* et *peses*, *-ena*, qui eux, ne sont pas des fantômes ? GIBOULÉE : on nous donne *marcescada* pour unique traduction, mais l'*A.L.L.Oc.* montre qu'il fallait au moins signaler la possibilité de *vacairòl*. Pour FROID, la graphie (étymologisante ?) *freg* ne rend aucunement compte des réalisations majoritaires, *fre(t)*, ce qui rend l'orthographe occitane aussi sottise que celle du français : vaut-il alors la peine de s'en démarquer, ne manqueront pas de dire les Félibres ? ONGLÉE : le *Diccionari* n'offre que *grop* pour équivalent, et cette forme qu'on nous assure « référentielle » n'est attestée que dans un unique village du Tarn-et-Garonne ! Pour GLACE, la traduction est *glaç(a)* : or l'Atlas montre que d'importantes zones ont *tor* et *gèl*, qui eussent bien mérité qu'on ne les oubliât pas !... Bref, l'Atlas de M. Ravier nous révèle que, de ces dialectes d'une importance cruciale, l'on n'avait jusqu'ici qu'une vue fragmentaire, bien sûr, mais surtout absolument faussée par le narcissisme langagier de ceux qui en ont parlé. Et ne serait-ce que parce qu'il est appelé à faire des vagues dans les cercles occitanistes, entre tous les Atlas linguistiques méridionaux, celui-ci était attendu : grâces en soient rendues à M. Ravier, notre attente n'aura pas été déçue.

C'était d'ailleurs la moindre des choses : M. Ravier est probablement l'homme de France le mieux au fait des problèmes atlantographiques. Ne fut-il pas dressé à la rude, mais féconde expérience de l'Atlas gascon de J. Ségué, dont il fut le collaborateur principal et, pour les quatre derniers volumes, l'enquêteur unique ? Ceux qui sont appelés à manier quotidiennement cet Atlas savent d'ailleurs — Ségué n'était pas l'homme à le taire ! — combien l'influence de Ravier devait en modifier en profondeur l'élaboration et l'économie. Entre cent sophistications utiles, la mesure du coefficient de disponibilité des mots et la notation des refus lexématiques sont des innovations méthodologiques que l'on doit à Ravier : on